Dominique PASQUIER, *Cultures lycéennes. La tyrannie de la majorité*

Paris, Éd. Autrement, coll. Mutations, 235, 2005, 184 p.

Corinne Martin

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/5962>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.5962

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2005

Pagination : 516-518

ISBN : 978-2-86480-868-8

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Corinne Martin, « Dominique PASQUIER, *Cultures lycéennes. La tyrannie de la majorité* », *Questions de communication* [En ligne], 8 | 2005, mis en ligne le 29 mai 2012, consulté le 08 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/5962> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.5962>

Ce document a été généré automatiquement le 8 avril 2021.

Tous droits réservés

Dominique PASQUIER, *Cultures lycéennes. La tyrannie de la majorité*

Paris, Éd. Autrement, coll. Mutations, 235, 2005, 184 p.

Corinne Martin

RÉFÉRENCE

Dominique PASQUIER, *Cultures lycéennes. La tyrannie de la majorité*, Paris, Éd. Autrement, coll. Mutations, 235, 2005, 184 p.

- 1 Quels sont les changements dans le rapport des jeunes générations à la culture ? Pour apporter des réponses à cette question essentielle, Dominique Pasquier, spécialiste des médias, propose une analyse détaillée des pratiques médiatiques des jeunes, incluant celles des nouveaux modes de communication, notamment le téléphone portable et l'internet. Si la sociologie de la famille, de la culture et de l'éducation, s'intéressent encore peu à ces nouveaux médias dans leurs études sur les jeunes, elles offrent à l'auteur des perspectives d'analyse permettant de cadrer le propos. Et ce pour poser une autre question, corollaire de la première – et tout aussi fondamentale – : qu'en est-il de la transmission culturelle des parents aux enfants ? Si celle-ci n'est plus automatique dans les milieux aisés, il apparaît que la famille et l'école ont toutes deux perdu de leur capacité à agir comme instances de légitimation culturelle au profit des médias et de la société des pairs. Ainsi, la culture des jeunes n'est-elle pas celle de la classe dominante, mais bien plutôt celle de la culture populaire. La problématique structurant l'ouvrage se dessine, révélant la pression des groupes sur les choix individuels et justifiant le sous-titre : « la tyrannie de la majorité ». La réflexion est nourrie par une enquête minutieuse, tant quantitative que qualitative, réalisée auprès de lycéens originaires de divers milieux sociaux, mais aussi et surtout dans des contextes de mixité sociale différents. S'il n'est pas question de saisir la jeunesse en l'enfermant dans une catégorie d'âge, le choix du lycée est justifié par la plus grande liberté dont disposent ces adolescents vis-à-vis de leurs pratiques de loisirs, cette

liberté fonctionnant tel un garant qui permettra de saisir les liens complexes entre les pratiques culturelles et l'organisation des sociabilités.

- 2 La première partie explore l'hypothèse d'une crise des transmissions culturelles parents/ enfants, en partant du constat de rupture dressé par la sociologie de la culture dès les années 90. En effet, un véritable phénomène générationnel est apparu, qui révèle que le rapport individualisé à la culture et aux œuvres est mis en cause par la préférence exprimée pour des activités pratiquées en groupe. Autrement dit, c'est la sociabilité amicale qui tient le devant de la scène. Exit donc les parents pour ce qui est de la transmission verticale, hormis dans le lycée qui regroupe des catégories sociales favorisées – voire très favorisées –, évoluant qui plus est dans un contexte où la mixité sociale n'est pas de mise. *Les héritiers* (Paris, Éd. de Minuit, 1964) de Pierre Bourdieu ont donc vécu et la distinction n'est plus au goût du jour... Ensuite, la nouvelle relation que les jeunes entretiennent avec les médias s'inscrit dans le double mouvement de privatisation et d'individualisation à l'œuvre au sein du foyer, et déjà pointé par la sociologie de la famille. De même, l'arrivée de la culture de masse dès les années 80, si elle n'a pas balayé toutes les hiérarchies culturelles, permet d'éclairer le recul de la culture consacrée. Par exemple, la lecture a perdu de son pouvoir distinctif, en partie parce que le livre est un mauvais support de sociabilité. Bref, « c'est sans doute une caractéristique centrale des cultures juvéniles : elles se nourrissent de dynamiques sociales. Les pratiques ont en point de mire les échanges et les interactions qu'elles permettront avec l'entourage » (p. 55). En toute logique, la seconde partie « les signes de soi : authenticité et conformisme », s'attache à démontrer comment, sous la pression du groupe, se construit cette culture commune, dictée par une norme qui raisonne tel un leitmotiv : pour être soi, il faut être comme les autres. Ce qui n'est pas sans générer des tensions. Pour le moins, la mise en évidence de cette pression au conformisme exercée par les pairs et favorisant une transmission horizontale au détriment d'une transmission verticale, mérite la plus grande attention des sociologues. Alors, de quoi est faite cette culture commune ? La musique tout d'abord. Elle révèle les phénomènes de stylisation – la musique transformée en véritable style de vie –, et il apparaît bien vite que la culture de la rue – celle qui s'affiche justement – jouit d'un grand prestige auprès des jeunes : la théorie bourdieusienne d'une société qui regarde vers le haut continue d'être écornée. La télévision ensuite. En reprenant certains éléments d'analyse puisés dans *Culture des sentiments. L'expérience télévisuelle des adolescents* (Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 1999), l'auteur démontre que les choses sont jouées dès la préadolescence : la télévision n'a plus la cote auprès des jeunes, même si, dans la pratique, ils la regardent toujours. Mais le discours de mise à distance critique devient la règle, surtout chez les garçons, les filles se voyant alors contraintes de garder secrets leurs engouements. Le clivage sexué qui apparaît ici se renforce encore dans le domaine des jeux vidéo : si le jeu reste un marqueur social – il est plus investi à mesure qu'on descend dans l'échelle sociale –, il est essentiellement pratiqué par les garçons, car il s'est surtout constitué sur la base d'éléments de la culture masculine. Qui plus est, il devient un véritable révélateur des différences sexuées dans l'organisation sociale des passions. Si les garçons sont capables de constituer des réseaux stables, mieux organisés, plus étendus, les filles se replient sur des relations plus intimes, moins nombreuses, mais favorisant la communication interpersonnelle, les sentiments. Bref, l'accès à la culture de masse s'est démocratisé, mais au prix d'une accentuation certaine des clivages sexués. La troisième partie explore les anciens et les nouveaux modes de communication – le téléphone et l'internet – pour mettre en évidence le rôle qu'ils

jouent dans la régulation de la sociabilité juvénile. Il apparaît que communications à distance et interactions en présence se complètent et tout l'intérêt consiste aujourd'hui à étudier les diverses modalités de passage d'un mode de communication à un autre. En effet, si les jeunes manifestent incontestablement un lien fort avec les nouvelles technologies, ils sont aussi capables d'esprit critique pour toujours distinguer ce que serait la relation « en vrai ». Ainsi l'essor du téléphone portable a-t-il touché tous ces adolescents, il n'empêche que les pratiques sexuées mises en évidence depuis les années 90 dans les études d'usage chez les adultes pointent déjà leur nez : si le téléphone – à côté de l'échange épistolaire – permet aux filles de maintenir le lien affectif, il est vécu par les garçons comme une forme dégradée de communication, qui lui préfèrent l'e-mail, support plus propice à l'expression des sentiments mais aussi au temps de la réflexion. Au passage, on peut noter un phénomène nouveau se traduisant par un certain retour de l'écrit *via* l'internet. L'auteur analyse aussi les autres usages de l'internet communicationnel. Pour ce qui des *chats* de rencontre avec des inconnus – appelés aussi *chats* de drague –, leur usage est encore marqué socialement : leur langage obscène, sexuel, favorisant le culte du mensonge, à travers les pseudonymes et les vies que l'on s'invente, n'est pas de mise chez les jeunes des milieux sociaux les plus favorisés. En revanche, il attire et fascine les autres, de par la remise en cause des codes sociaux qu'il peut opérer. De plus, dans cette phase de reconstruction identitaire, il permet de contourner la tyrannie des apparences, dans la découverte de l'autre. Néanmoins, il lassera vite, en raison aussi de la déception engendrée par les éventuelles rencontres. Par opposition, les *chats* sur listes fonctionnent selon des principes de sociabilité élective – des amis ou des inconnus, mais avec lesquels on partage une passion commune – et rencontrent une forte adhésion chez les lycéens : leur durée de vie sera plus longue, même si leur usage décline aussi après 20 ans. S'ils dénotent la volonté de rester entre soi, ils ont aussi la particularité d'offrir « une nouvelle scène pour la parole en groupe » (p. 152), surtout pour les garçons « comme s'ils trouvaient là un lieu où le dévoilement de soi est possible sans craindre la risée du groupe » (p. 153). Incontestablement, cette sorte de libération de la parole favorise les échanges entre les sexes, par ailleurs si contraints dans la cour du lycée. Une amorce de changement ?

- 3 Pour conclure, saluons cet ouvrage très dense, parfaitement documenté, illustré avec pertinence par des extraits du discours des adolescents et que le lecteur découvrira avec grand intérêt. En se situant au carrefour de la sociologie de la famille, de la culture et des usages, Dominique Pasquier a réussi le pari de nous offrir tout autant une analyse fine et détaillée des pratiques médiatiques des jeunes – aussi bien celles des médias traditionnels que celles relatives aux nouvelles technologies –, de l'organisation de leur sociabilité qu'une magistrale vision synthétique de leur univers culturel, tout en enfonçant le clou de la critique actuelle des vérités bourdieusiennes. En revanche, la domination masculine est toujours de mise avec, toutefois, des signes qui pourraient laisser entrevoir une évolution de ce clivage sexué. *In fine*, les filles sont moins soumises à la pression au conformisme des groupes, et les garçons découvrent une nouvelle forme de parole *via* l'internet, même si, comme le note l'auteur, cette parole reste fragile.

AUTEURS

CORINNE MARTIN

CREM, université Paul Verlaine-Metz

corinne.martin@univ-metz.fr